

Pas sans
nous



Roselyne Allen

Pas sans nous

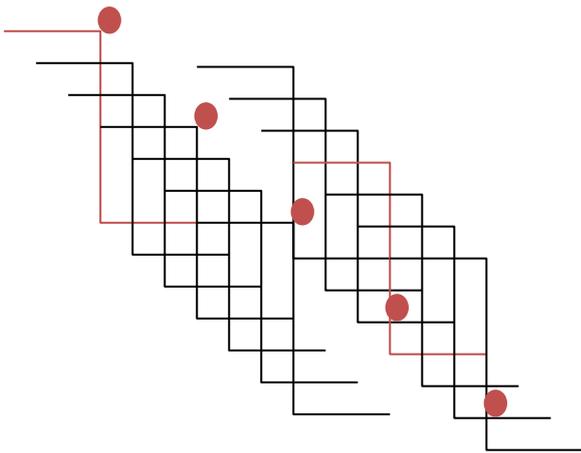


Roselyne Allen

À toutes les femmes qui osent parler.

France, le 20 février 2020

« La femme a été mise au monde
pour s'arranger de tout et tout
arranger. » Victor Cherbuliez



"Tout s'est achevé le 21 janvier." Curiosité en alerte, certains interrogent cette fin chroniquée, d'autres estampillent leur indifférence dans une routine lombalgique.

La fin. Elle effraie. Violente, souvent, soudaine, toujours, attendue quelquefois, elle impressionne par sa puissance névralgique. Déroutante, elle rééduque, remodèle l'humain. Par la contrition, elle saisit le cœur pour en extirper le suc de l'arrogance. Mais n'en déplaie, la jubilation des bourreaux tranche avec la tristesse que charrie le dénouement prémédité. De quelle fin s'agit-il ? La fin du monde, la fin d'un monde.

Je m'appelle Alexia je suis morte le 21 janvier 2020. Je m'appelle Delphine, je me suis éteinte le 21 janvier 2020. Je m'appelle Aurélie, depuis le 21 janvier 2020, je partage cet espace à la morgue avec deux autres jeunes femmes. Nos trois vies terrestres se conjuguent déjà au passé. Nous n'avons pas eu le temps d'enfanter et nos héritiers avortés ne pourront point raconter nos histoires, nos histoires de vie, nos histoires de femmes. Même si nos voix se sont tues, nos corps racontent ; ils témoignent de la violence subite. Ils révèlent ce que des hommes veulent étouffer. En les examinant, les causes peuvent être comprises, découvertes, et le fil de l'histoire retissé. Si l'ignorance semble préférable aux occultes maux, le déni demeure la norme. Ceux qui ont voulu nous faire taire, ne gagneront pas la

partie. Nous ne réclamons pas justice, ni ne rêvons pas de mot-dièse #jesuis ou de hashtag #metoo, ce que nous demandons, c'est une voix.

J'ai quarante-huit heures pour raconter ma vie d'avant. Ma vie d'avant ce drame, cet évènement qui changea ma destinée. Je suis Alexia, mannequin, vingt-deux ans, dans deux jours, je suis née. Quinze places ont été réservées au restaurant Bel Canto pour honorer ma naissance. J'ai hâte ! d'être la reine d'un soir, du moins d'une soirée. De sentir les regards flattant ma silhouette et de frémir aux caresses de notables. Je fréquente les podiums depuis l'âge de dix-sept ans. Je mange peu, quasi-anorexique, j'entretiens une relation martiale avec les grammes. Mon temps, mes loisirs, mon corps, et même mon sexe ne m'appartiennent pas. Je suis un moi conceptuel : voguant par ci et par là, de cents-pas en shooting photos, le mannequinat a fait de moi une chose, une belle chose.

Dans ce milieu, les sensibilités sont vives, la jalousie palpable, la susceptibilité tyrannique et le harcèlement rituel. Des photographes comme Bruce Weber, par des paroles mielleuses, des flatteries enfantines, prennent possession sans consentement des corps. J'ai refusé ! les avances de l'un d'entre eux, mais il n'a eu de cesse de me relancer. Il me veut dans son lit ! et ne conçoit pas que je puisse me refuser à lui. Il s'obstine voulant me

priver de la seule liberté qui m'est offerte, celle du choix de mes partenaires. Comprendre, que ma vie amoureuse, je l'envisage multiple, sans attache. Cette posture me protège de l'artifice. Parée pour me rendre au Bel Canto, dans le hall de l'hôtel, il m'agrippe, il quémande un baiser. Je détourne la tête. Il insiste. Je le gifle. Poursuivant ma route, je hèle alors un taxi. À quelques mètres du restaurant, ma robe soyeuse se tache de rouge. Je m'effondre, poignardée, neuf fois.

"Je commence à vivre quand je commence à faire quelque chose de ce qui m'arrive". Cette citation réactive mon cœur. Je suis allongée, tétraplégique, incapable de faire ma propre toilette. Si je ne puis faire, je puis néanmoins penser. Cela, il n'a pas pu me l'ôter, cette liberté de penser l'avenir et de réinventer une vie, ma vie. J'ai dix-sept ans.

Il est beau ! Ses yeux bleus me dévorent et le rouge me monte aux pommettes. Il s'approche, je lui souris intimidé par son assurance. Confiante, j'échange postillons, salives et autres fluides. Devenir sienne un après-midi d'hiver, fut un ravissement. La distance de nos corps est insupportable. Cet arrachement alimente un état dépressif. Il ne supporte pas la séparation. Être ensemble pour toujours ; cette idée traverse nos esprits. Sublimé l'évasion ne peut suffire, le vivre est bien plus excitant, alors je fugue avec lui vers un ailleurs.

Je suis enceinte. Cette nouvelle le ravit. Il ne veut plus que je sorte. Heureuse de ce surcroît d'attention, j'acquiesce, mais je n'en peux plus. J'étouffe à passer toutes mes journées dans ce minuscule studio. Je vomis, j'ai chaud. Je sors et redécouvre la fraîcheur de la brise. Furieux, il me frappe, car j'ai désobéi. Progressivement, l'habitude de la maltraitance dévore l'amour. Mon humiliation est un pain sans sel et sans levain. Je tente de m'échapper à son emprise. Je marche, marche loin de mon tourment. J'ai la nausée, affaiblie, je dégringole dans les escaliers de la cité phocéenne. Stop ! Je n'y arrive pas ! Imaginer une autre vie, c'est si épuisant, lorsque l'expérience de l'ancienne remplit la jauge des souvenirs. J'ai mal, je gémiss. Delphine ! Une voix prononce mon prénom. Je soulève les paupières. Je regarde, autour de moi, des êtres, des mains, des yeux larmoyants me dévisagent. Je tente une mimique, un trouble, un brouillard, puis plus rien.

Il souffle à mon oreille pendant qu'il m'étrangle : "alors tu es toujours journaliste", me dit-il ? Perfidie ! Sur le sol, ce policier me serre la nuque ; sa violence est durable. Il est légitime pour lui de m'assassiner. Je crie, me débats, mon larynx se fendille. Ma tête vacille sur le côté et mes lèvres bleutées convoquent la mort. Massages cardiaques, sirènes, urgences... Je suis morte, morte ce matin, brisée pour avoir exercé mon métier. Spécialiste des conflits sociaux, je me suis rendue sur le terrain pour relater, collecter et photographier les exactions policières. J'ai voulu donner une voix aux humiliés, aux invisibles en portant à la connaissance du public des situations de vie douloureuses. L'objectif de mon Reflex a croisé le regard casqué de cette autorité judiciaire en plein matraquage de foules. En me plaquant au sol, il a immodérément usé de sa force. Celle qui est encensée à l'école de police, celle qui lui vaudra une médaille et le respect de ses pairs. La force physique, cet artefact qu'exhibe la culture patriarcale, tue. J'imagine ce policier, violentant sa compagne, en lui susurrant à l'oreille : "alors tu veux toujours me quitter". Un homme violent dans l'exercice de ses fonctions, ne peut être un doux agneau en privé. Il a en lui les stigmates de la violence, la cruauté d'un barbare que cautionne son rang. Très mauvais acteur, il ne peut que jouer ce qu'il fait en interprétant ce qu'il est.

Être un journaliste-reporter est un métier fascinant, dangereux. Rappporter, dénoncer, immortaliser les oubliés et dé-cacher leurs causes est une mission sans fin. Ainsi s'achève cette chronique "Pas sans nous" de la voix de femmes mortes, parce qu'elles ont été femmes. Indéniablement, la voix des survivantes, de celles qui refusent le silence, hantera les tortionnaires.

À vrai dire, tout ne s'est pas achevé le 21 janvier, puisque tout a été mis sous presse le 22.